



HAL
open science

Pour une relecture de "Génie" de Rimbaud

Jean-Louis Benoit

► **To cite this version:**

Jean-Louis Benoit. Pour une relecture de "Génie" de Rimbaud. Revue d'histoire littéraire de la France, 2015, Revue d'Histoire Littéraire de la France 2015, 2 (115), pp.331-346. 10.397/rhlf.152.0331 . hal-01174785

HAL Id: hal-01174785

<https://hal.science/hal-01174785>

Submitted on 17 Jul 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour une relecture de *Génie* de Rimbaud

Un enfant accroupi plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.
Le bateau ivre

On ne s'avance qu'avec précaution et une réelle appréhension dans le maquis des études rimbaldiennes, quand on n'est pas « spécialiste ». L'abondance des études, la multiplicité des gloses pourraient dissuader l'imprudent médiéviste qui oserait s'aventurer dans cet univers foisonnant et conflictuel, dominé actuellement par une imposante *doxa*.

Il est vrai qu'un mystère entoure le poète dont l'œuvre suscite un tel engouement critique. Sa vie, sa poétique, ses idées, ses révoltes, semblent plus importantes, plus chargées de sens que celles d'autres écrivains. Certaines énigmes d'une poésie quelquefois hermétique n'ont pas trouvé de réponse claire. Il est parfois tentant de se dire « à chacun son Rimbaud » et de prétendre que chaque lecteur peut trouver le sens qu'il désire dans tel poème. Ce relativisme critique a prévalu un temps. Il a maintenant complètement disparu. Cette illusion paresseuse, au service d'une vision esthétisante de l'œuvre, ne résiste pas à l'analyse, toujours féconde, même si le poète est seul à « posséder la clé » véritable de certains poèmes.

Quelques principes peuvent être considérés comme des postulats quand on approche cette œuvre. La vie et l'œuvre littéraire sont indissociables. Vivre et dire, pour reprendre des termes chers à Henri Meschonnic, se répondent dans l'unité ou la contradiction. Impossible de se réfugier dans un formalisme critique ou dans un vain biographisme. Il faut conjuguer les deux approches. Rimbaud est un poète engagé, politiquement, littérairement, spirituellement. Son œuvre, son aventure, sa vie, sont une quête marquée par des élans et des révoltes, dans une expérience des marges. Le parcours s'éclaire mieux à partir de ses limites et de son terme.

Dans cette brève étude nous nous focaliserons sur ces points ultimes en espérant y trouver le sens de cet itinéraire bouleversé. Nous mettrons l'accent sur la dimension spirituelle de l'engagement rimbaldien, en essayant de trouver une clé dans le dernier poème des *Illuminations* : « Génie » dont nous proposerons une nouvelle lecture, à l'opposé de la lecture dominante.

Il semble acquis, dans les débats qui agitent les historiens de la littérature, que *Les Illuminations* est bien la dernière œuvre de Rimbaud, postérieure à *Une Saison en enfer*. D'autre part, on peut considérer, après les travaux de Steve Murphy, que le classement des poèmes dans le recueil est bien de la main de Rimbaud. Quant à « Génie » la plupart des commentateurs pensent que c'est bien la dernière pièce du recueil, qu'il a une valeur conclusive, testamentaire, avec une tonalité prophétique¹.

Nous n'avons pas la naïveté de penser que ce poème est à découvrir comme une terre vierge. Les lectures se sont accumulées. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir le commentaire que fait Alain Bardel sur le site « Arthur Rimbaud le poète² », où il propose une analyse de la plupart de ses textes. « Génie » ne déroge pas à la règle. L'auteur nous présente une compilation fastidieuse, mais infiniment précieuse, des diverses exégèses qui ont tenté de fournir des clés. Il n'hésite pas à prendre parti pour défendre telle ou telle interprétation. Un autre ouvrage nous servira de guide. Pierre Brunel a tenté une lecture herméneutique de toutes les pièces, dans son livre *Eclats de la violence. Pour une lecture comparatiste des Illuminations d'Arthur Rimbaud, édition critique commentée*, Paris, José Corti, 2004. Il

¹ Les deux dernières pages du recueil ne sont pas paginées. La tradition éditoriale a voulu classer « Génie » comme dernier poème. Yann Frémy y voit un Adieu : « Et que dire de « Génie » qui est lui aussi un Adieu ? » (Voilà c'est la force. *Essai sur une Saison en enfer de Rimbaud*, Paris, classiques Garnier, 2009, p. 82).

² http://abardel.free.fr/petite_anthologie/genie.htm

reconnait, lui aussi, que : « Bien des éléments ont contribué, en effet, à faire de « Génie » le poème ultime du recueil³. » Il essaie d'expliquer⁴, avec érudition, finesse et prudence, tous les poèmes des *Illuminations*, en affrontant courageusement un texte dont on connaît l'opacité.

Avant d'en venir à ce poème, parcourons brièvement l'œuvre de Rimbaud, pour y repérer quelques expressions révélatrices de ses positions religieuses. Elles sont nombreuses et convergentes, dès ses premiers écrits. On peut y lire une profession de foi païenne, marquée, tantôt par un athéisme virulent, tantôt par le recours à des divinités mythologiques censées remplacer avantageusement le christianisme⁵. Au fond c'est une divinisation de l'Homme qui est prônée à travers toutes ces références fort communes dans la littérature du XIX^e siècle. Citons par exemple « Soleil et chair » :

Et pourtant plus de dieux ! plus de dieux ! l'Homme est roi,
L'Homme est Dieu ! Mais l'Amour voilà la grande Foi⁶ !
(p. 29)

Puis cet hymne à Cybèle, la Mère des dieux ou à Vénus :

Je crois en toi ! Je crois en toi divine mère !
Aphrodite marine ! –Oh la route est amère
Depuis que l'autre Dieu nous attelle à sa croix ;
(p. 29)

La déesse de l'amour est évoquée même comme la véritable Rédemptrice venant apporter l'amour véritable, qui n'est plus attendu du christianisme :

Tu viendras lui donner la Rédemption Sainte
-Splendide, radieuse au sein des grandes mers
Tu surgiras, jetant sur le vaste Univers
L'Amour infini dans un infini sourire !
...
Le monde a soif d'amour, tu viendras l'apaiser.
(p. 30)

Avec un enthousiasme hugolien, le jeune poète célèbre l'Homme libéré des idoles, qui attend résurrection de Mère Nature : « Mère Nature le ressuscitera » (p. 31). Cette Nature mythifiée accomplira la Rédemption par l'amour :

C'est la rédemption ! c'est l'amour ! c'est l'amour ! (p. 31)

Les propos antichrétiens abondent. La révolte contre la religion catholique est souvent exprimée en des termes blasphématoires. Elle est métaphysique, psychologique et politique. Dans « Le Mal », le jeune poète est horrifié par les massacres de la guerre et, tel Voltaire dans *Candide*, il s'en prend à ce Dieu absent ou confiné dans des rituels dévots, superstitieux, dérisoires et mercantiles :

³ P. Brunel, *op. cit.*, p. 734.

⁴ Certes on n'explique pas un texte de Rimbaud. Disons qu'il donne des éléments d'interprétation. Sa perspective affichée est comparatiste. L'analyse qu'il conduit ne s'arrête pas à cela.

⁵ On considère souvent ces textes comme un pastiche de Banville où Rimbaud déguise son athéisme sous des habits mythologiques.

⁶ Nous citons dans l'édition *Rimbaud, œuvres poétiques*, Michel Décaudin, Paris, GF, 1964, en hommage à la mémoire de Michel Décaudin. Bien d'autres éditions ont suivi, plus riches ou avec des choix parfois contestables, par exemple dans le classement des textes.

Il est un Dieu qui rit aux nappes damassées
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or ;
Qui dans le bercement des hosannah s'endort,

Et se réveille, quand les mères ramassées
Dans l'angoisse, et, pleurant sous leur vieux bonnet noir
Lui donnent un gros sous lié dans un mouchoir.

(p. 51)

On peut lire « Les Corbeaux » comme une satire anticléricale du poète communard⁷. « Les poètes de sept ans » nous présente un enfant qui lui ressemble. La sentence est sans appel. Il avait beau faire semblant de lire « une Bible à la tranche vert chou », « il n'aimait pas Dieu » (p. 66). Que dire de « Les Premières communions » (p. 83) ? Pour reprendre une formule de Marco Settimini « il s'en prend au christianisme de village, qu'il voit comme un dogme moraliste avec renfermement sur la loi et non pas ouverture sur la Foi⁸. » La religion est mêlée à une sensualité morbide qui la discrédite totalement. Le dégoût dépasse celui des pratiques dévotionnelles, il s'étend à la figure même du Christ qui est rejeté avec une horreur sacrilège :

Christ ! Ô christ, éternel voleur des énergies
Dieu qui pour deux mille ans vouas à ta pâleur
Cloués au sol, de honte et de céphalagées,
Ou renversés, les fronts des femmes de douleur.

(p. 87)

Une Saison en enfer porte à son paroxysme, par accès de révolte, ce refus du Dieu chrétien. Sur un ton oraculaire, parfois avec une intensité dionysiaque, le poète crie son appel d'une religion sans le Christ :

Le sang païen revient. L'Esprit est proche, pourquoi Christ ne m'aide-t-il pas, en donnant à mon âme noblesse et liberté ? Hélas ! l'Évangile a passé ! l'Évangile ! (« Mauvais sang », p. 119).

Le reniement du christianisme semble irrévocable :

Je ne me vois jamais dans les conseils du Christ, ni dans les conseils des Seigneurs-représentants du Christ. (p. 119)

Pourtant, dans ce récit violent, chargé de nombreuses références autobiographiques, les allusions chrétiennes sont fréquentes. Est-ce l'effet de sa « sale éducation d'enfance » ?

L'odeur de l'encens m'est revenue si puissante ; gardien des aromates sacrés, confesseur, martyr... (« l'Eclair », p. 138).

Le narrateur se présente comme une victime de Satan, ce qui explique certains blasphèmes. Sa démarche orgueilleuse de voyant prométhéen est déconsidérée. Pour en rester au dernier

⁷ Cf. Steve Murphy, « Le goût de la charogne, les Corbeaux », *Rimbaud et la Commune, 1871-1872*, Classiques Garnier, 2009, p. 771-841 (après Christophe Bataillé, « Les corbeaux, chef-d'œuvre anticlérical », *Vie et poésie de Rimbaud, Parade sauvage*, colloque n°5, Charleville-Mézières, 2005.).

⁸ M. Settimini, « Une poésie en marge de l'Évangile : Arthur Rimbaud et le christianisme », *Revue Roumaine d'Études Francophones*, n°4/2012, Le Religieux, Iasi, Roumanie, éditions Junimea, 2013, p. 48.

poème « Adieu » (à Dieu), les marques du repentir abondent : « J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels... », « Je demanderai pardon pour m'être nourri de mensonge » (p. 140). L'ouverture à la clarté divine semble faire oublier les rêves d'un bonheur illusoire et d'une éternité accessible : « Mais pourquoi regretter un éternel soleil, si nous sommes engagés à la découverte de la clarté divine ? » (p. 139). En tout cas, c'est à un rude combat spirituel que s'est livré le poète. L'issue en est aussi indécise que son interprétation, mais c'est bien le regard de Dieu qui l'emporte :

Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes ; mais c'est la vision de justice et le plaisir de Dieu seul (« Adieu », p. 140)

C'est bien parce qu'il est chrétien et baptisé qu'il est ainsi attaqué par le Démon :

Je suis esclave de mon baptême. Parents, vous avez fait mon malheur et vous avez fait le vôtre. Pauvre innocent ! L'enfer ne peut attaquer les païens (p. 124).

Les invocations, même vaines, les appels au secours, sont adressés à Dieu :

Pitié Seigneur, j'ai peur... Marie ! Sainte Vierge ! (p. 124).

Les élans d'espérance sont tournés vers le salut par l'amour fraternel d'inspiration divine :

J'aimerai mes frères... Dieu fait ma force, et je loue Dieu (p. 122).

L'enjeu reste celui de l'éternité, si ardemment recherchée et dont la perte est si redoutée :

Alors, - oh !- chère pauvre âme, l'éternité serait-elle pas perdue pour nous ! (p. 138).

L'enfer dont il veut sortir est bien celui des chrétiens :

C'était bien l'enfer ; l'ancien, celui dont le fils de l'homme ouvrit les portes (« Matin », p. 139).

A l'inverse la quête semble être celle des bergers ou des mages de l'Évangile qui viennent adorer « la sagesse nouvelle » (la « Sagesse incarnée » est une désignation traditionnelle du Christ, tout comme l'expression « Fils de l'homme ») :

Quand irons-nous, par delà les grèves et les monts, saluer la naissance du travail nouveau, la sagesse nouvelle, la fuite des tyrans et des démons, la fin de la superstition, adorer-les premiers-Noël sur la terre ? (« Matin » p. 139).

Même après avoir désespérément crié que l'Évangile a passé il déclare sans ironie : « J'attends Dieu avec gourmandise » (« Mauvais sang », p. 119).

Claude Jeancolas nous apprend à propos du mot « dieu » : « Avec ou sans majuscule, représentation directe et sacrée ou nom commun de son entourage, il paraît plus de 50 fois dans l'œuvre⁹ ». Et c'est la plupart du temps avec majuscule, le Dieu unique.

Les proses évangéliques réécrivent des passages de l'Évangile où Jésus occupe évidemment une place centrale. Le récit est dénué de toute intention parodique ou ironique, à notre avis. Yann Frémy s'efforce vainement de démontrer que les proses évangéliques sont

⁹ C. Jeancolas, *Le Nouveau Dictionnaire Rimbaud*, éditions FVW, 1991, p. 98-99. La synthèse de l'article « Dieu » est remarquable de pertinence.

« contre-évangéliques », pour reprendre une formule chère à Pierre Brunel. Il décrit le Christ de Rimbaud comme un Christ seulement humain, en quelque sorte non chrétien¹⁰. Dans la troisième prose réécrite de saint Jean, il lui suffit que le Christ ne parle pas après son miracle pour que cela signifie, selon lui, une contestation de la légitimité de la parole chrétienne¹¹. S'il parle (deuxième prose), « c'est une parole restituée à son fonds pulsionnel¹² ». Il s'agit de nier toute proximité de Rimbaud avec le christianisme. Nous jugerons plutôt avec Jean-Marie Gleize :

Le plus beau de ces proses est bien sûr leur ambiguïté. J'admire les rimbaldiens qui parlent de contre-évangile (par exemple). Eux au moins ont perçu de l'ironie, de l'agressivité peut-être (dans ces moments où Rimbaud contredit Jean). Pour ma part, je ne perçois rien de tout cela [...]. La seule chose réellement évidente est qu'il y a un texte sacré [...]. Nous sommes écrits par lui, il est écrit sur nous et en nous¹³.

Contentons-nous encore de deux poèmes célèbres et méconnus. « Le dormeur du val » raconte une histoire. Au bout d'un chemin de verdure et de fleurs, dans un cadre idyllique, admirablement décrit, repose un jeune homme endormi (dor-meur). Mère Nature invoquée en vain ne suffit pas à le réchauffer. Le dernier vers révèle la tragique vérité, sans commentaire superflu.

Ce vers : « Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit » est chargé de connotations religieuses.

Ce soldat tué fait référence au Christ lui-même transpercé au côté¹⁴ : « Un des soldats, de sa lance, lui perça le côté et il sortit aussitôt du sang et de l'eau » (Jn 19, 34).

Cette révélation (la référence christique) se fait au bout du chemin tragique, au moment de la découverte de la mort, à la toute fin du poème. Cette rencontre reste inachevée, indicible, laissée au silence pathétique du lecteur ainsi que du narrateur.

Le second poème qui porte une référence profonde et secrète au Christ est le célèbre sonnet « Voyelles ». La voyelle O termine le poème. L'énumération habituelle est plutôt AEIOU. Le dernier tercet est manifestement inspiré de l'Apocalypse :

Ô suprême clairon plein des strideurs étranges
Silences traversés des Mondes et des Anges
-Ô l'Omega, rayon violet de Ses Yeux !

C'est le Christ qui se révèle ainsi, plusieurs fois, dans le dernier livre du Nouveau Testament : « Je suis l'Alpha et l'Omega, le premier et le dernier, le Principe et la Fin » (Ap 21, 13). Les clairons, les Anges, la solennité de la scène, évoquent le Jugement. Quant au rayon violet de ses yeux ce ne peut être, dans ce contexte, que le regard fulgurant du Christ. Les curieuses majuscules de « Ses Yeux » le confirment. Elles sont réservées dans les conventions de graphie des textes sacrés, liturgiques ou mystiques, à Dieu seul. Le manuscrit

¹⁰ Y. Frémy, « *Te voilà, c'est la force* », Classiques Garnier, 2009, p. 82.

¹¹ *Ibid.*, p. 96.

¹² *Ibid.*, p. 82.

¹³ J.-M. Gleize, *Arthur Rimbaud*, Hachette, 1993, p. 62.

¹⁴ Déjà il a comparé les soldats morts à des Christs : « Ô million de Christs aux yeux sombres et doux » (« Morts de Quatre-vingt-douze », p. 41). Nous ne sommes pas les premiers à faire ce rapprochement. Steve Murphy nous a indiqué le remarquable article de Jean-François Laurent : « *Le Dormeur du val* ou la chair meurtrie qui se fait verbe poétique », *Parade Sauvage*, colloque n°2, 1990, p. 21-26. L'auteur évoque un poème de Rimbaud en vers latins, antérieur de quelques mois, qui décrit les blessures sanglantes du Christ enfant. Il ajoute que la main sur la poitrine du dormeur resplendissant, blessé au flanc, fait même penser au Christ en gloire, ressuscité, au Sacré Cœur, auréolé de lumière.

autographe unique de Charleville est formel sur ce point¹⁵. Encore une fois la révélation (en grec « apocalypse ») est ultime : fin du poème, fin des temps, fin de l'Écriture Sainte, fin de la vie. La rencontre n'est, là encore, suivie d'aucun commentaire, d'aucune explication encombrante.

Venons-en à « Génie », ce poème clé, que l'on postulera conclusif des *Illuminations* et de l'œuvre poétique. Le titre intrigue. Sur ce point donnons la parole à Pierre Brunel qui dissipe un contresens :

C'est s'exposer à un contresens que d'assimiler ce Génie à celui qui est mis en scène dans « Conte ». On crée un enchaînement là où le manuscrit des *Illuminations*, dans l'état qui est le sien ménage une distance. Le Génie de « Conte » était un génie oriental. Celui-ci est un génie latin, figure mythologique qui va se trouver immédiatement dépassée par le mouvement puissant dans lequel l'entraînent l'évocation puis l'hymne qui lui est dédié, avant une conduite finale à tenir¹⁶.

Il conclut, d'après le dictionnaire de Rougeron, que dans ce contexte latin : « Génie doit être regardé comme le dieu de la Nature et adoré comme la divinité qui donnait l'être et le mouvement à toute choses¹⁷. » Retenons que Génie (appelons-le ainsi) est une divinité. Laquelle ? Là est toute la question. La suite du poème a le plus souvent des accents d'hymne de louange. Elle ne laisse aucun doute à ce sujet. Notons d'ailleurs que si le titre est important, dans le corps du poème, le terme « génie » n'apparaît jamais. On doit se contenter d'un énigmatique pronom de la troisième personne : « Il » ou « Lui » à qui s'adresse un « Je » lyrique fervent, mais inclus dans un « nous » collectif : « Ô lui et nous ! »... « Il nous a connus tous et nous a tous aimés ». André Guyaux note également que « si Génie est un mot païen, la relation entre un être divin unique et des êtres humains nombreux est pourtant bien présente avec des références religieuses tantôt négatives tantôt positives¹⁸. » Sous le voile du mot « génie » se cache donc une divinité. Il faut la poursuivre et lever un à un ses voiles (au réveil il sera midi). On constate une belle unanimité pour identifier ce Dieu honoré et loué par le poète. Prenons à titre d'exemple la solution d'Alain Bardel :

Dans « Génie » où ce qu'on a appelé « l'illuminisme démocratique » (Antoine Adam) se proclame en pastichant l'éloquence sacrée, Rimbaud semble dire sa foi en un Christ déchristianisé, qui ne « redescendra pas d'un Ciel » et qui ne peut être que l'Homme lui-même. Non pas l'Homme en général, tel qu'on le rencontre à l'état normal dans la société, mais l'homme nouveau qui a su rompre avec tous les « agenouillages anciens », reconnaître la force qui est en lui et s'ouvrir à l'amour « mesure parfaite et réinventée¹⁹ ».

Jean-Luc Steinmetz affirme que « Génie, figure de la modernité, s'oppose à l'ancien sauveur, au Christ »... « Il ne sera pas comme le Christ Dieu fait homme²⁰. » Pierre Brunel, qui le cite, renchérit et confirme :

Ce n'est pas seulement la nouvelle promesse, mais c'est l'écriture contre-évangélique qui sonne dans ces formules bien frappées : « Il ne s'en ira pas, il ne redescendra pas d'un ciel²¹. »

¹⁵ Il existe aussi une copie du texte antérieure, faite par Verlaine, légèrement différente, mais la copie de la main de Rimbaud est évidemment prioritaire.

¹⁶ P. Brunel, *op. cit.*, p. 721. Il cite en annexe un article de *La Nouvelle Mythologie de la jeunesse* de P.N. Rougeron (1827) que peut avoir consulté Rimbaud.

¹⁷ *Ibid.*, p. 737. C'est la définition de Rougeron.

¹⁸ A. Guyaux, Arthur Rimbaud, *Illuminations*, Neuchâtel, A la Baconnière, Langages, 1985, p. 266.

¹⁹ A. Bardel, abardel.free.fr/petite_anthologie/genie.htm, consulté le 02/02/2014.

²⁰ J.-L. Steinmetz, éd. G.F., p. 180.

²¹ P. Brunel, *op. cit.*, p. 731.

Qui est-il donc ce Génie puisqu'il n'est surtout pas le Christ ? Une allégorie de la modernité, dit-on le plus souvent, « la modernité moderne²² » va jusqu'à écrire Alain Jouffroy. Roger Munier a des formules plus subtiles pour le définir entre transcendance impossible et négation de la transcendance. Pierre Brunel conclut en citant son obscure définition :

N'étant ni Dieu, ni transcendance autre que celle qui nous habite et consume comme hommes, il n'est pas non plus la pure Absence où ont sombré les dieux... Il est, au fond, notre impossible. Et Rimbaud devra bien un jour le reconnaître, « Génie » nous dit l'impossible dans l'homme, son désir infini. « Génie » nous dit que l'homme est impossible²³.

Il s'agirait donc à nouveau du mythe de l'homme qui se divinise, puisant en lui une énergie nouvelle qui le transfigure et l'épanouit. Cette grandeur héroïque, sur fond de la mort de Dieu, évoque irrésistiblement les revendications nietzschéennes d'un homme délivré du poids des interdits et des asservissements, qui s'élançe, joyeux, avec une ferveur dionysiaque dans un élan créateur, à la recherche de lui-même. Paule Plouvier établit des rapprochements judicieux entre le philosophe de la volonté de puissance et le jeune poète, qui ne se connaissaient pas²⁴. Alain Bardel multiplie les exégèses qui vont dans le sens d'une allégorie de l'humanité :

A travers cette allégorie Rimbaud entreprend de définir, dans l'optique de l'athéisme, ce qui constitue pour lui l'essence de la vie, l'essentiel humain, si l'on veut, ou plutôt : le virtuel humain, c'est-à-dire les possibilités que l'Homme a en lui à l'état latent et qu'il est susceptible d'actualiser, quand il s'accomplit pleinement²⁵.

Il cite notamment Albert Py, pour qui ce poème est bien : « un chant de gloire de l'homme enfin lui-même ». Suzanne Bernard et Bernard Guyaux, dans leur édition des Classiques Garnier, précisent que ce « génie des temps nouveaux, de la modernité », est celui « de l'amour universel, mesure parfaite et réinventée, dont Rimbaud a puisé la notion, aussi bien chez les illuminés progressistes de 1870, que dans les livres de Michelet²⁶. » Margaret Davis met l'accent sur le génie créateur du poète. En tout cas, chacun est obligé de composer avec la présence d'un « être surnaturel, bienveillant et messianique qui rappelle la figure du Christ²⁷ ». L'essentiel est de prouver qu'assurément ce n'est pas le Christ qui est évoqué dans cette louange sacrée.

Beaucoup s'arrêtent à l'allégorie de l'Amour :

C'est le haut Amour qui agit au cœur de l'univers et Rimbaud le dit en toutes lettres : « Il est l'amour, mesure parfaite²⁸. »

Il s'agit maintenant d'examiner les arguments des critiques quasi unanimes qui voient dans Génie un Christ « contre-évangélique », une entité divine en contradiction avec le Dieu chrétien, une allégorie de l'humanité ou d'un dieu panthéiste. En somme il faut chercher à savoir pourquoi Génie n'est surtout pas le Christ. Il est facile d'interpréter certains versets comme des refus du culte et des pratiques de dévotion de l'Eglise :

²² A. Jouffroy, *Rimbaud nouveau*, éd. du Rocher, 2002, p. 187.

²³ R. Munier, *Génie de Rimbaud*, éd. Traversières, Le Grand Rift, 1988, p. 183.

²⁴ P. Plouvier, *Sous la lumière de Nietzsche : Rimbaud ou le corps merveilleux*, Saint Maximin, Théâtète éditions, 1996, p. 113-145.

²⁵ *Op.cit.*

²⁶ S. Bernard, *Rimbaud Oeuvres*, Classiques Garnier, 1997, p. 538.

²⁷ A. Bardel, *op. cit.*

²⁸ A. Adam, *Rimbaud, Œuvres complètes*, Gallimard, La Pléiade, 1972, p. 1019.

Et si l'Adoration s'en va, sonne sa promesse sonne. Arrière les superstitions, ces anciens corps, ces ménages et ces âges. C'est cette époque-ci qui a sombré.

On semble refuser définitivement un monde ancien, une Adoration et des superstitions qui seraient celles de l'Eglise, pour donner place à un monde nouveau. Le paragraphe suivant vient confirmer cette lecture :

Il ne s'en ira pas, il ne redescendra pas d'un ciel, il n'accomplira pas la rédemption des colères de femmes et des gaîtés des hommes et tout ce péché : car c'est fait, lui étant et étant aimé !

La référence au Christ est incontestable. « Rédemption, péché, retour d'un ciel », évoquent les dogmes chrétiens, mais c'est pour dire, d'une part que le Christ ne reviendra pas, donc qu'il a disparu de l'horizon de l'homme et de l'histoire et surtout que Génie, le nouveau sauveur, est bien différent du Christ.

Le Christ ne reviendra pas sauver l'humanité parce qu'il a disparu dans le tombeau des dieux anciens, au côté des divinités précédentes. C'est la théorie de la mort de Dieu répandue par Nietzsche, chantée par tant de poètes (Leconte de Lisle par exemple). En outre, toutes les humiliations imposées à l'homme par l'Eglise seront abolies, l'homme sera enfin libre : « Tous les agenouillages anciens et les peines relevés à sa suite ».

Albert Py résume l'importance de ce passage pour les critiques qui voient dans ce texte une profession de foi antichrétienne inspirée des Lumières :

Immanent et immédiat, bien différent du Rédempteur dont les chrétiens attendent le retour, c'est par l'efficacité d'un amour présent et suffisant qu'il opère une transfiguration de l'humanité. Il suffit que l'homme s'ouvre à toutes ses possibilités d'homme, en un élan vers ce qu'il a en lui de plus haut : « car c'est fait, lui étant et étant aimé ». Présent de l'accomplissement, magnifiques ablatifs absolus, Rimbaud parle la langue péremptoire de la promesse tenue²⁹.

Tel un prêtre païen, Rimbaud célébrerait, avec des accents religieux, dans un hymne sacré, la venue de cet amour divinisé qui remplace les dieux endormis et le Dieu mort du christianisme, pour apporter à l'humanité le véritable salut et un bonheur terrestre.

Cette lecture de « Génie » et en particulier de ce quatrième alinéa qui a une fonction clé est cohérente mais contestable et peu convaincante à nos yeux :

Il ne redescendra pas d'un ciel, il n'accomplira pas la rédemption des colères de femmes et des gaîtés des hommes et de tout ce péché.

Cette proposition n'oppose pas Génie au Christ, qui est censé revenir à la fin des temps (Parousie) pour les chrétiens. Selon la lecture dominante, le ton est ici ironique, la parodie met à distance ce faux Dieu chrétien et le distingue nettement de la figure de Génie. Génie ressemble en tout point au Christ. Les partisans d'une lecture antichrétienne en tirent argument pu montrer que Génie est une divinité différente qui remplace parfaitement le Dieu des chrétiens.

Or il faut l'entendre autrement, Génie est bien, à notre avis, le Christ. Certes, il ne redescendra pas du ciel, pour sauver l'humanité (« rédemption de tout ce péché », les termes sont clairement théologiques³⁰), mais c'est parce que la Rédemption a déjà eu lieu. Il est curieux de

²⁹ A. Py, Rimbaud, *Les Illuminations*, Droz-Minard, 1969, p. 228-229.

³⁰ On voit mal un dieu panthéiste, une allégorie de la modernité, une Humanité sacralisée ou un « Amour personnifié » venir racheter l'humanité (« la rédemption ») du péché (« c'est fait, lui étant... »). Les termes de

constater que la critique fait si peu de cas de la seconde proposition annoncée par les deux points, coordonnée par le connecteur lourdement explicatif « car ». L'explication résonne avec force : « car c'est fait ». Si le Rédempteur n'a pas besoin de revenir, c'est parce qu'il a déjà accompli cette Rédemption, par le sacrifice définitif de la croix. Sacrifice d'amour partagé avec l'humanité : « lui étant et étant aimé ». C'est bien cela qui agit dans la Rédemption : l'amour donné par le Sauveur et rendu par le pécheur sauvé. Notons également le lien implicite entre les deux faits : redescendre du ciel pour accomplir la rédemption. Nulle ironie dans cette évocation du Rédempteur chrétien, nulle mise à distance par rapport au Sauveur annoncé (Génie serait un autre Christ antichrétien), mais la révélation de son identité. Génie, c'est Jésus-Christ. On sait Rimbaud grand lecteur des Ecritures saintes (il est capable de les réécrire). Ici c'est saint Paul qu'il faut lire à l'intertexte de cet alinéa, saint Paul qui rappelle avec force que le sacrifice rédempteur a été accompli une fois pour toutes :

Or c'est maintenant, une fois pour toutes, à la fin des temps, qu'il s'est manifesté pour abolir les péchés des hommes par son sacrifice (He 9, 26).

Dès lors, tout s'éclaire, le « Il » mystérieux qui est le thème constant (au sens linguistique) de ce poème, désigne bien le Christ. Il suffirait d'une occurrence unique, suffisamment claire pour le prouver. Or, elles abondent. Ne pas les voir nous surprend. Toute une littérature scripturaire et mystique célèbre Jésus et son avènement dans le monde en ces termes. Pour ne pas alourdir la démonstration, nous nous contenterons, en contrepoint, d'une brève référence scripturaire. On pourrait les multiplier :

« Il est l'amour mesure parfaite et réinventé, raison merveilleuse et imprévue... » (cf. « Dieu est amour », 1 Jn 4, 8).

« Lui qui nous aime pour sa vie infinie » (cf. « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime », Jn 15, 13).

« Son jour ! l'abolition de toutes souffrances sonores et mouvantes dans la musique plus intense. » (cf « Il viendra le jour du Seigneur », 2 P 3, 10)

« Il nous a tous connus et nous a tous aimés. » (cf. « C'est lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils » 1 Jn 4, 10 ou « comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres », Jn 13, 34).

« Lui qui a purifié les boissons et les aliments. » Il est vraiment difficile de voir autre chose dans cette purification que l'instauration de l'Eucharistie : « Ceci est mon corps donné pour vous... Cette coupe est la Nouvelle Alliance en mon sang versé pour vous » (Lc 22, 19-20).

On a du mal à imaginer qu'Il puisse être l'allégorie de quoi que ce soit. Les invocations exaltées, les exclamations admiratives le présentent comme une personne réelle, incarnée, vivante : « Son corps ! Ô ses souffles, ses têtes, ses courses... Son pas ! [...] Sa vue, sa vue ! » Un rapport intime et ardent est établi entre « Lui et nous ». Il s'agit d'une relation explicitement donnée comme un échange d'amour. Le « je » lyrique se fond dans un « nous » fraternel. La venue de ce Messie réalise le salut du poète et de toute l'humanité. Il est mouvement, éclat, fécondité et bonheur : « abolition de toutes souffrances ». Même les malheurs sont transcendés dans une musique claire : « Et le chant clair des malheurs nouveaux ».

André Thisse explique, dans un livre trop oublié, le verset consacré à son corps : « Son corps ! Le dégagement rêvé, le brisement de la grâce croisée des violences nouvelles » de la façon suivante :

« rédemption », de « péché » font référence à une conception chrétienne du monde, du bien et du mal, de l'Homme en général.

Mais son corps est libéré de ses limites par le dégagement rêvé, par la résurrection. Il est devenu ce que nous appelons un corps glorieux³¹.

L'Humanité entière est transfigurée par celui qui est vrai Dieu et vrai homme. Un homme nouveau, un monde nouveau émergent, naissent, dans une profusion de violence et de grâce :

Le Messie annonce la fin d'un monde et l'aurore d'un monde neuf : « c'est cette époque qui a sombré³². »

André Thisse considère, bien entendu, qu'« Il » est le Christ. Il interprète « Il ne s'en ira pas, il ne redescendra pas d'un ciel... » grâce à une exégèse libre et moderne de l'Ascension et de la Parousie. Le Christ ne s'est pas élevé dans le ciel à la manière d'un aviateur, il n'est pas assis à la droite du Père comme dans une salle du trône, il ne redescendra pas d'en haut (d'où l'ironie, peut-être, de l'emploi du déterminant indéfini « un » devant « ciel »). Toutes ces réalités théologiques, ces dogmes, qu'il ne remet pas du tout en cause, doivent être exprimés en termes imagés à travers des métaphores spatiales qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre. Il cite un théologien, à l'appui de ses dires, Xavier Léon-Dufour³³.

Rimbaud anticiperait sur ces visions modernistes de la foi et envisagerait bien le retour du Messie dans la gloire pour expliquer cette effusion d'amour. Il ose même faire un rapprochement risqué avec l'avènement du Christ tel que le décrit le savant jésuite Teilhard de Chardin. La perspective est séduisante mais peu convaincante malgré la similitude avec les textes qu'il trouve chez le savant, en particulier la vision eschatologique d'un « Christ cosmique », d'un « Christ Omega », « aboutissement conjugué de Dieu et de l'Homme. Ce dernier a sa part à réaliser et elle est d'importance³⁴ ».

Nous ne partageons pas ces audaces théologiques et littéraires. Nous considérons qu'Il est bien le Christ, que point n'est besoin d'envisager le retour du Christ à la fin du monde pour expliquer la vision messianique de Rimbaud. Celui-ci voit (le poète est voyant ou ne l'est pas) le règne futur de Dieu dans le monde et d'abord dans sa propre vie. Avant même le Jugement dernier, le Christ a promis : « Et voici que je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 20). Cette conviction suffit à justifier la distance ironique « d'un ciel ». Sa présence est réelle et peut changer les cœurs des hommes, leur vie et le monde. Il inaugure alors une « civilisation de l'amour » (décrite par Rimbaud en termes prophétiques et appelée par de nombreux chrétiens ainsi que par le pape Jean-Paul II). Pour cela le Christ n'a pas besoin de revenir accomplir la Rédemption déjà effectuée une fois pour toutes. Son Esprit suffit à changer la face de la terre (« fécondité de l'esprit » : « par l'esprit on va à Dieu » écrit-il dans un sens différent dans « l'Impossible », mais l'écho religieux est là, p. 137). Le christianisme retrouve son sens véritable de « religion de l'amour ».

Alors comment expliquer ces réticences, voire ces refus violents de la piété catholique, exprimés dans ce même poème ? Inutile de nier ce rejet des « agenouillages anciens », des « superstitions », des « charités perdues ». Ce sont là pour Rimbaud les marques d'une idéologie suspecte politiquement et moralement, doctrine répressive et aliénante, dont il a beaucoup souffert. Le poète semble appeler à une religion de l'amour, de l'énergie, de la joie, de la fierté (« orgueil ») qui lui fasse oublier les humiliations imposées à lui et à aux hommes.

³¹ A. Thisse, *Rimbaud devant Dieu*, Paris, José Corti, 1975, p. 243.

³² *Ibid.* p. 247.

³³ *Ibid.*, p. 253. (X. Léon-Dufour, *Résurrection de Jésus et message pascal*, éditions du Seuil, 1971, p. 198).

³⁴ *Ibid.*, p. 259. A. Thisse conclut, toutefois, en un syncrétisme réducteur : « Il [Rimbaud] a donc cherché à réinventer Dieu en corrigeant les défauts que lui attribuait le XIX^e siècle et n'a pas pu ensuite savoir où le situer. Si j'ai comparé la divinité, dont le nom reste informulé, au Christ de saint Paul, de saint Jean ou de Teilhard – et je pense que ces rapprochements s'imposaient-, je dois donc souhaiter ne pas avoir restreint sa puissance syncrétiste et ne pas avoir fermé sa porte aux autres grandes religions modernes de la terre » (p. 262-263).

Ce christianisme vivant est évidemment authentique, il est tourné vers un Christ qui libère et non qui opprime à la manière janséniste. Un Christ extérieur aux représentations conventionnelles. On peut le rencontrer avant la fin des temps. Il est présent parmi nous.

Quelques remarques formelles viennent corroborer cette lecture religieuse. Le poème est rythmé par l'accumulation des apostrophes et des exclamations, des anaphores, des échos phonétiques, avec des effets de gradation et d'amplification³⁵. C'est une litanie à la gloire de la venue du Messie. On croit entendre retentir les *Hosannah* ou les cris de joie de Jérusalem : « Debout, resplendis car voici ta lumière et sur toi la Gloire du Seigneur (Is 60, 1) ». Le lyrisme intense de ferveur est celui d'un hymne enflammé. C'est une prière de louange et d'action de grâce que le poète adresse à cette divinité en la célébrant à travers ses attributs et ses miracles glorieux. On reconnaît là une forme de prière particulièrement présente dans la liturgie chrétienne. La prose poétique a recours, dans la deuxième partie, au verset, ponctué de ruptures et de silences. Le poème s'achève en une longue période rhétorique adressée à l'humanité et au poète lui-même rassemblés dans le *nous* de tant de prières, invités à suivre partout : « ses vues, ses souffles, son corps, son jour. »

On ne saurait terminer cette étude sans se référer à l'autre limite de Rimbaud, celle de sa propre vie. Pour lui plus que pour tout autre, la vie et l'œuvre se confondent et signifient avec la même force. Comment ne pas s'intéresser à ses derniers instants ? Pour cela il est un document irremplaçable laissé par sa sœur Isabelle qui a assisté son frère malade et mourant à l'hôpital de l'Immaculée Conception à Marseille. Le récit a été publié en 1921 sous le titre *Reliques* qui comporte quatre textes précédemment édités. Il a fallu attendre 2009 pour qu'Eric Marty réédite ces écrits indispensables, devenus quasiment introuvables³⁶. C'est dire le mépris dans lequel la critique tient Isabelle. Nous ne contestons pas les falsifications qu'elle a commises (avec son mari Paterné Berrichon) sur les œuvres de son frère. Cependant il est impossible de toucher à la véracité de son témoignage bouleversant d'amour et de compassion sur le calvaire du frère agonisant³⁷. Notre conviction se fonde sur un sentiment que l'on dira peu probant : « Cela ne s'invente pas. » On ne triche pas avec le récit de la lente agonie de son frère. Tous ces détails sur les derniers jours, les dernières paroles du malade bienaimé ne peuvent être le fait d'un mensonge sacrilège. Le dévouement d'Isabelle n'a d'égal que sa sincérité. Philippe Sollers prend sa défense en déclarant qu'elle a été accusée de manière injuste³⁸. Marcelin Pleynet la réhabilite et n'hésite pas à parler d'une « sainte femme » dont « l'écoute est indispensable si l'on veut entendre Rimbaud³⁹ ». Les biographes sont en effet impitoyables. Jean-Luc Steinmetz croit tout de même à l'authenticité des informations contenues dans ses lettres en raison même de ses contradictions⁴⁰. Nous ne reprendrons pas le détail de ces confidences poignantes sur les derniers jours d'Arthur, qui connut des souffrances atroces. Nous ne citerons que quelques extraits de la lettre qu'Isabelle écrit à sa mère le 28 octobre 1891 quelques jours avant la mort de son frère⁴¹. Il a accepté de se confesser :

³⁵ Cf. M. Murat, *Art de Rimbaud*, Paris, José Corti, 2002, p. 434-437.

³⁶ E. Marty, *Rimbaud mourant*, éditions Manucius, coll. Littera, 2009.

³⁷ C'est pourtant ce que font Suarès, Etiemble, Reboul et Lefrère, entre autres.

³⁸ Ph. Sollers, *Studio*, Gallimard, Folio, 1997, p. 184-185.

³⁹ M. Pleynet, *Chronique vénitienne*, Gallimard, l'Infini, 2010.

⁴⁰ J.-L. Steinmetz, *Rimbaud une question de présence*, Taillandier, 1999, p. 404.

⁴¹ On peut la lire dans son intégralité dans l'édition d'Antoine Adam, qui n'hésite pas à la reproduire. Ce n'est pas le cas de tous les éditeurs de Rimbaud : A. Adam, *Rimbaud. Œuvres complètes*, Gallimard, La Pléiade, 1972, p. 704-707.

Quand le prêtre est sorti, il m'a dit en me regardant d'un air troublé, d'un air étrange : « votre frère a la foi mon enfant. Que me disiez-vous donc ? Il a la foi et je n'ai jamais vu une foi de cette qualité⁴² » [...]

« Tu es du même sang que moi. Crois-tu, dis, crois-tu⁴³ ? » J'ai répondu : « je crois ». [...] Il m'a dit avec amertume : « Oui ils font semblant d'être convertis⁴⁴ mais c'est pour qu'on lise ce qu'ils écrivent. C'est une spéculation ». [...]

Alors il m'a dit : « il faut tout préparer dans la chambre, tout ranger. Il va venir avec les sacrements. [...]

Depuis il ne blasphème plus jamais⁴⁵. Il appelle le Christ en croix. Oui il prie ! Lui. [...]

Mais l'aumônier n'a pas pu lui donner la communion⁴⁶ ».

La lecture de « Génie » nous paraît finalement assez facile avec cette clé qui ouvre un texte par ailleurs souvent énigmatique. Pourquoi cette réticence chez les plus brillants critiques à voir le sens chrétien de ce texte ? Pourquoi s'enfermer dans une lecture allégorique peu convaincante ? Pourquoi ce déni des textes d'Isabelle ? La réponse n'est que trop évidente. On ne veut plus entendre parler depuis Etienne, *horresco referens*, d'un Rimbaud un tant soit peu chrétien. Le moindre pas en ce sens est ressenti comme une vision rétrograde de cette œuvre majeure que l'on essaie de tirer du côté de Nietzsche, comme prophète de la modernité. Qu'on se rassure Rimbaud n'a pas été « un bon chrétien », mais il a été habité par la figure du Christ et dans des instants limites il s'est tourné vers lui. Il l'a prié avant sa mort. Il a annoncé son règne dans « Génie ». Il a été un « mauvais chrétien », celui de la onzième heure⁴⁷, du dernier texte, du dernier regard « Ô l'Omega rayon violet de Ses Yeux ». Qui peut s'étonner que Rimbaud soit un être de contradictions et de mouvement ? Reproche-t-on à la flamme de ne pas être exacte et de brûler ceux qui s'en approchent ? Son œuvre culmine dans le texte prophétique (apocalyptique au sens premier) de « Génie » où il voit ce règne du Christ glorieux. Sa vie s'achève sur la rencontre de ce Christ en croix, auquel il s'identifie. « Je est un autre : le Christ⁴⁸ ? » L'amour est réinventé, l'éternité est retrouvée. Il faut être absolument postmoderne⁴⁹.

Jean-Louis Benoit, Université de Bretagne-Sud, Lorient. Laboratoire HCTI, EA 4249.

⁴² Ce n'est pas la foi d'un récent converti, semble-t-il. Une foi forgée dans le doute, qui a longtemps couvé avant de s'embraser finalement.

⁴³ Une foi qui s'appuie sur les données familiales. La foi de son baptême, dont il ne s'est pas délivré.

⁴⁴ Pense-t-il à ces convertis auxquels il ne fait guère confiance et qu'il a fréquentés : Verlaine, Nouveau ?

⁴⁵ Il a donc blasphémé presque jusqu'au bout. Pour sa sœur il s'agit bien d'une conversion à l'article de la mort.

⁴⁶ L'aumônier craignait les vomissements du malade.

⁴⁷ Ils sont payés comme les autres au tarif de la Miséricorde. Faut-il préciser que les « bons chrétiens » le sont surtout aux yeux des hommes ? Les « mauvais chrétiens » peuvent être des saints. Le premier à « inaugurer » le Paradis est le bon larron.

⁴⁸ C'est l'audacieuse question que pose Marco Settimini, *op. cit.*, p. 54.

⁴⁹ Je remercie ici mes collègues pour leur relecture attentive de mon article : Morgan Guyvarc'h, Ioana Galleron, Thierry Glon, Justine Le Ny et, *last but not least*, Steve Murphy. Ses conseils, ses suggestions, sa générosité, me conduisent à corriger mes préjugés sur les rimbaldiens. Evidemment les opinions défendues ici n'engagent que leur auteur.